

VIII

L'ÉDUCATION

Lorsqu'on a regardé une civilisation dans quelques-uns de ses exemplaires pleinement développés et que l'on s'est fait une idée — exacte ou inexacte — de ses qualités et de ses défauts, de sa valeur et de son insuffisance, il reste à contrôler ces idées par une expérience instituée à rebours, si l'on peut dire. Il faut essayer de regarder la formation de ces individus, hommes ou femmes, que l'on vient de voir engagés dans l'œuvre de leur maturité. Plus simplement, l'étude de la vie d'un peuple a pour corollaire indispensable l'étude des procédés que ce peuple emploie dans son éducation. La nature de l'enseignement donné par un pays à sa jeunesse est deux fois significative. Elle révèle d'une part les conceptions que l'éducateur se fait de l'homme, partant du citoyen, partant de la nation tout entière. Elle permet d'autre part, sinon de prévoir, au moins de pressentir ce que sera l'avenir de cette nation, une fois que les enfants et les adolescents élevés ainsi seront la patrie à leur tour. Est-il possible, par exemple, de comprendre absolument l'Angleterre

sans avoir compris Oxford, et l'espèce de séminaire de *gentlemen* établi là depuis des siècles? Vous vous asseyez sur la pelouse du jardin de *New-College*, au pied des antiques remparts de la ville, — dans l'enclos de *Wadham*, près du chevet de la chapelle bâtie par la dame Dorothée, dont la statue se voit encore, roide et sévère sous les plis de sa robe de pierre, — au bord de l'étang de *Worcester*, où rêva Quincey, — dans le parc magnifique et silencieux de *Saint-John*. Vous voyez les « jeunes barbares », comme les appelait Mathieu Arnold, jouer au tennis dans ce cadre d'une beauté qui doit tout aux morts. Vous les suivez, gagnant en costume de flanelle le canot dans lequel ils vont raser les murs vénérables des anciens cloîtres, ou bien à cheval, en train de trotter le long des verdoyants cimetières partout épars dans la ville, et tout le lendemain de cette jeunesse se dévoile à vous. Le garçon qui a traversé de pareilles sensations pendant les années influençables doit être, il ne peut pas ne pas être ce que sont en effet neuf Anglais sur dix : un homme bien portant et traditionnel, capable de toutes les endurances, de toutes les audaces physiques, et profondément, intimement conservateur même quand il se croit et se veut radical, respectueux du passé dans ses plus fortes ardeurs d'initiative, parce qu'il en a trop senti, trop touché le bienfait. Vous visitez au contraire un lycée Français, avec ses bâtiments à l'aspect de caserne, ses préaux étroits et sans horizon, la promiscuité de ses dortoirs, la laideur

dénudée de ses études et de ses classes. Vous en faut-il davantage pour vous rendre compte que le jeune homme élevé là doit y avoir appauvri sa physiologie, exagéré son système nerveux, désappris la joie de la spontanéité? La discipline, trop peu individuelle pour être intelligente, n'a pu que l'asservir ou le meurtrir. Il en est sorti fonctionnaire ou réfractaire, brisé ou révolté, tout voisin du bourgeois et de l'anarchiste, ces deux types également funestes du civilisé qui avorte dans la platitude impuissante ou dans l'insanité destructrice. Tel est le terme fatal d'un système de dressage, conçu à l'inverse de la nature et de la tradition par les Conventionnels, puis par l'Empereur, et de leurs œuvres néfastes la plus néfaste, la plus faite pour tarir à sa source l'énergie de notre classe moyenne et sa vertu. Ici comme partout, l'éducation explique l'histoire parce qu'elle explique les mœurs.

Cette action d'une société entière sur ses écoles, puis des écoles sur cette société, n'est pas toujours aussi facile à saisir, et aux Etats-Unis en particulier le caractère même du pays rend l'éducation presque impossible à définir, répartie qu'elle est sur une immense étendue de territoire et absolument dépourvue de direction centrale. L'initiative des Etats, celle des villes, celle surtout des individus travaillent sans cesse à modifier les innombrables centres d'instruction, éclos spontanément sur cette terre, où il semble qu'il y ait une plasticité des forces sociales analogue à la plasticité

des forces naturelles dans la jeunesse de la planète. Les chances sont grandes pour que chaque maison d'éducation y soit construite sur un type différent, car chaque éducateur est vraisemblablement un homme qui a ses idées à lui et chaque élève de même. A l'époque où j'habitais Newport, je demurai un jour tout interloqué devant cette question du nègre qui me servait à l'hôtel, — une espèce de géant noir dont j'avais jusqu'ici admiré seulement la dextérité à soulever sur la paume renversée de sa main des plateaux chargés de six à sept dîners complets :

— « Est-il vrai, monsieur, » m'interrogea-t-il, « que vous allez écrire un livre sur l'Amérique? »

— « Peut-être, » lui répondis-je. « Mais pourquoi me demandez-vous cela? »

— « Parce que j'aimerais beaucoup en avoir un exemplaire pour l'étudier cet hiver dans mon collège. »

— « Ces nègres sont si vaniteux, » me dit un New-Yorkais, à qui je racontais en riant ce dialogue, « il aura voulu vous faire croire qu'il savait lire! » Et il ajouta : — « Puisque vous collectionnez des anecdotes sur ces *Messieurs colorés*, n'oubliez pas celle-ci. L'autre semaine, Lord A***, un très grand seigneur Anglais, voyageait au delà de Chicago. Dans je ne sais quelle station, un des employés d'un wagon Pullman s'approche de lui et lui demande : — « Vous êtes Lord A***? » — « Oui, » répond l'Anglais. — « Voudriez-vous me donner la main? » reprit le nègre. Le grand sei-

gneur crut voir dans cette phrase une humilité touchante. C'est un noble cœur et un philanthrope. Il tendit la main à ce malheureux fils d'esclave, peut-être un ancien esclave lui-même. Que fit le noir? Après avoir serré la main du gentilhomme : — « Vous savez, Lord A***, » dit-il fièrement, « je suis un citoyen Américain, et je me propose de dire à tous mes compatriotes que l'aristocratie Britannique est vraiment très bien... *that the British aristocracy is all right.* »

Mon spirituel interlocuteur se trompait. Ce n'était point par vantardise que le garçon d'hôtel de Newport m'avait parlé de son collègue. J'en eus la preuve en recevant au cours de l'hiver, et dans une petite ville du Sud où il avait appris ma présence par les journaux, une lettre que je ne peux m'empêcher de transcrire dans sa naïveté, tant elle me paraît significative : — « Je vous écris quelques lignes pour vous faire savoir que j'ai réussi à entrer au collège comme c'était mon désir. J'y suis entré le 1^{er} janvier, et mes études marchent assez bien. (*I am getting along very nicely with my studies.*) Mon désir était de suivre un cours complet et régulier. Je ne l'ai pas pu, devant me soutenir moi-même à l'école. Je me contente donc du cours normal et scientifique. Je ne sais pas au juste ce que je ferai l'été prochain. J'ai pensé à retourner à Newport. Mais je n'ai rien décidé. J'attends toujours un exemplaire de votre livre quand vous l'aurez fini... » Que penser de l'esprit d'un collègue où un domestique d'hôtel de vingt ans

passés peut s'asseoir sur les bancs, pendant six mois, entre deux saisons de service, sans que cela paraisse seulement exceptionnel? Que penser de cet homme lui-même, de ce qu'il demande à la vie, des propos qu'il échange avec ses camarades, d'une société tout entière où de pareils traits sont quotidiens? On mesure une fois de plus l'abîme qui sépare l'Ancien-Monde du Nouveau. Et pourtant la formule même que de tels détails de mœurs amènent aux lèvres de l'étranger, le : « Comme c'est Américain!... » aussitôt prononcé, atteste la reconnaissance d'un certain caractère commun à toutes les manifestations de ce singulier pays, si disparates soient-elles. Je voudrais essayer de dégager cette unité dans ce problème si complexe de l'éducation, à propos de quelques groupes de faits très nettement circonscrits. Sur le conseil de mes amis, j'ai choisi comme des types assez représentatifs, — de l'enseignement primaire, les écoles de Boston, — des Universités d'hommes, *Harvard*, — des Universités de femmes, *Wellesley*, — des établissements techniques, *Westpoint*, le Collège militaire, le Saint-Cyr des Etats-Unis. La raison de cette préférence est facile à donner. Le Massachusetts ayant été pendant des années comme la matrice d'effigie où l'âme Américaine a pris son relief moral et intellectuel, la méthode et l'esprit de l'enseignement Américain y doivent être plus visibles. Voilà pourquoi les écoles de Boston, l'Université de Harvard et celle de Wellesley, dont j'ignore si elles sont supérieures ou infé-

rieures à des milliers d'autres écoles et à des centaines d'autres universités, ont sans doute une saillie plus forte et plus perceptible à un passant. D'autre part, Westpoint a sur d'autres établissements techniques cet avantage qu'on y fabrique un produit humain qui doit être le même à peu près partout, car partout la guerre est la guerre et l'officier ressemble à l'officier. L'analogie des résultats à obtenir permet de comprendre mieux la différence des méthodes. Ce sont là, si l'on veut, quatre mailles un peu plus grosses du vaste tissu d'instruction jeté sur toute cette énorme contrée. A considérer comme elles sont tramées, le lecteur pourra préjuger de la durée probable et de la valeur de l'étoffe. S'il a le souci de détails plus complets, il en trouvera dans les travaux si documentés de M. de Varigny, dans les notes pénétrantes qu'a rapportées d'Outre-Mer la femme supérieure qui signe du nom de Th. Bentson, enfin dans le pimpant journal de route donné voici deux ans par M. Pierre de Coubertin, *les Universités Transatlantiques*. Sur Westpoint en particulier, M. le comte Louis de Turenne a écrit quelques pages très intéressantes dans son ouvrage : *Quatorze mois dans l'Amérique du Nord*, répertoire de renseignements sur les Etats-Unis, d'une richesse et d'une exactitude incomparables. Je n'ai d'autres prétentions que d'énoncer ici une hypothèse qui se raccorde aux faits amassés par ces scrupuleux observateurs et leurs pareils.

... Essayons de nous figurer un voyageur qui ne connaît absolument rien de l'Amérique et qui débarque à Boston, recommandé à un des citoyens importants de cette ville. C'est le moment de la pleine activité dans cette vieille métropole de la Nouvelle-Angleterre, et par conséquent l'hiver. Le Bostonien vient prendre le voyageur à l'hôtel, dans un traîneau qui glisse lestement sur la neige gelée. Sa première action est de le conduire, avec un orgueil justifié, vers ce parc central qui s'appelle le *Common* et qui présente cette particularité, rare aux Etats-Unis, de dater de 1636. Puis il le mène, par un lacin de rues dont l'entre-croisement atteste aussi la vétusté relative, vers le *Old State house*, qui servit de théâtre au *Boston massacre*, — vers le musée où se trouvent à côté d'une merveilleuse collection Japonaise des reliques bien étranges : toute une vitrine de chaussures, parmi lesquelles une paire de bottes portées par Napoléon à Sainte-Hélène! Le Bostonien ne manque pas de montrer ensuite à son hôte la rivière Charles, où se voient, dit-il, les plus beaux couchers de soleil d'Amérique; — l'*Athletic Club*, au sous-sol duquel s'étend une gigantesque piscine, alimentée d'eau courante; — Beacon Street avec ses palais; — une salle de concerts où se joue durant les saisons plus de musique savante que dans tous les Conservatoires d'Europe. A plusieurs reprises, au cours de ces allées et venues, l'étranger a interrogé son guide sur un bâtiment ou sur un autre qui lui a paru plus vaste, plus

coquet, d'une architecture plus neuve et plus parée, et chaque fois le Bostonien lui a répondu que c'était une école. Sans y attacher trop d'importance, l'autre demande combien Boston compte de ces écoles publiques et gratuites, car son compagnon a insisté sur ces deux points. Le voyageur apprend qu'elles sont au nombre de six cent sept. Ce chiffre ne laisse pas que de lui paraître extraordinaire. Sur quoi on le conduit au bureau du surintendant chargé de présider à cet immense outillage d'instruction. Ce personnage est absent, occupé à quelque-une des tournées inspectoraux que lui impose ce véritable ministère; mais ses secrétaires sont là, des femmes naturellement, qui s'interrompent de leur pianotage sur les machines à écrire pour chercher dans la bibliothèque quelques brochures relatives à toutes les questions de l'enseignement : études sur la hauteur hygiénique des chaises et des pupitres, réflexions sur les procédés d'éducation, statistique et critique des programmes et des examens, tableaux des professeurs, des élèves et des fonds attribués aux uns et aux autres. Quand le voyageur rentré à l'hôtel, et toujours poursuivi par ce chiffre de six cent sept, a commencé la lecture de ces rapports, en apparence si arides, il ne peut plus s'en interrompre. L'intérêt d'un roman d'une espèce unique s'empare de lui. C'est en effet le roman d'une ville assoiffée de savoir, affamée de culture et qui veut, par tous ses habitants, apprendre et comprendre, se saturer d'intelligence. C'est une des fièvres Américaines, que

ce fanatique, ce presque maladif besoin de s'instruire, et il n'est lui-même qu'une des formes de la grande et noble fièvre qui dévora toute cette société, rude encore, chaotique, informe, trop récente, et nostalgique de civilisation.

Il faut, pour mesurer exactement cet effort vers « plus de lumière », comme disait Goethe mourant, décomposer ce chiffre de six cent sept en d'autres chiffres de détail. Ces écoles se subdivisent en six groupes, proportionnés aux différents âges et aussi aux différents programmes. Il y a d'abord tout au bas de l'échelle, si l'on peut dire, trente-six *Kindergarten* qui servent à dix-neuf cent soixante enfants. — Puis viennent quatre cent quatre-vingt-une écoles primaires qui comptent vingt-cinq mille élèves, — cinquante-cinq écoles dites de grammaire, qui en comptent plus de trente mille, — dix écoles de latin, ou *high schools*, qui sont suivies par trois mille quatre cents écoliers, — vingt-quatre écoles spéciales, dont vingt-deux du soir, avec un public de cinq mille cinq cents étudiants, — une école normale enfin, destinée à la formation du personnel enseignant. Ce personnel est de mille six cent quinze maîtres ou maîtresses. A peine s'il suffit à cet immense service qui représentait pour la ville, durant les neuf premiers mois de la présente année scolaire, 1893-94, un budget de deux millions de dollars, c'est-à-dire de dix millions de francs. Sur soixante-treize mille cent soixante-seize enfants ou adolescents âgés de plus de cinq ans et de moins de quinze, que compte

Boston, cinquante-trois mille six cent trente-huit recevaient à cette date, et sans avoir à déboursier un centime, une instruction qui va des premiers rudiments à la culture réservée chez nous à la classe bourgeoise. Et la ville ne se tient pas pour satisfaite de cet étonnant résultat. De 1889 à 1892, elle a construit, aménagé, équipé et ouvert, à ses propres frais, une nouvelle école de latin, quatre écoles de grammaire, sept écoles primaires, acheté du terrain pour trois autres, et dépensé, outre le budget ordinaire, une autre somme de dix millions de francs à cette besogne d'amélioration. Cela n'empêche pas le comité qui constate ces progrès de formuler le programme de fondations nouvelles pour les années à venir. Une phrase, prise entre beaucoup d'autres, donne l'idée de l'esprit dont ces infatigables propagateurs d'instruction sont animés. Parlant de l'école normale, le rapporteur écrit avec une parfaite simplicité : « On réalisera combien un agrandissement est nécessaire, si l'on se souvient que le présent établissement est juste dans le même état qu'il y a quinze ans... » Ces deux lignes échappées à une plume officielle expriment mieux qu'aucun commentaire ce qu'il faut entendre par les mots *récent* et *ancien*, quand des bouches Américaines les prononcent.

Vous fermez le gros livre documentaire, et, pardessus le minutieux et indiscutable détail de ses statistiques, vous apercevez un grand fait social qui se raccorde trop aux faits que vous avez observés par vous-même pour n'être pas exact : à

savoir la vitalité profonde aux Etats-Unis du sentiment civique. Cette prodigalité de millions n'a pas d'autre principe. Elle traduit la conviction, ancrée au plus intime de tous les citoyens, que la communauté ne doit rien épargner pour fournir à tous ses membres l'occasion de développer tous les dons reçus en naissant. Quelle communauté? Non point l'Amérique. — Le gouvernement qui siège à Washington n'a rien à voir avec ces dépenses. — Non point même l'Etat où se trouve la ville, mais cette ville elle-même, cette cité que l'adolescent voit de ses yeux, qu'il peut se figurer comme un être, à laquelle il tient par des liens de chair et de sang. Par suite, ces bienfaits de l'éducation ne sont pas pour cet adolescent un don anonyme et dont il ne se sent redevable à personne. Les études qu'il entreprend ne sont pas dirigées par un conseil supérieur et lointain, composé de fonctionnaires qu'il ne verra jamais. Il voit, il connaît non seulement les administrateurs de ce grand système d'instruction municipale, mais encore les généreux donateurs qui, aux contributions publiques, ajoutent sans cesse des contributions privées. Toutes ces influences directes développent, exaltent en lui ce même sentiment civique qui pousse ses aînés à l'appuyer, à l'aider dans l'œuvre de sa culture, en sorte qu'une fois devenu grand et riche, son constant souci sera d'appuyer, d'aider à son tour ses cadets pauvres. Ici comme dans la France du Moyen-Age, comme dans l'Italie de la Renaissance, la forte vie municipale produit natu-

rellement les fortes vertus municipales, et elle les produit, — nuance, pour une fois, conforme aux principes si théoriquement égalitaires de ce pays, — chez la femme aussi bien que chez l'homme. Dans toute cette œuvre des écoles, il est curieux de constater à quel degré la citoyenne rivalise d'initiative et de générosité avec le citoyen. Prenons seulement deux ou trois faits plus typiques : c'est ainsi qu'en 1884, une dame de Boston, Mrs Quincy A. Shaw, soumettait d'elle-même à la ville son projet d'ouvrir dans les écoles quelques ateliers de *manuel training*, d'éducation manuelle. Il s'agissait, dans sa pensée, de fonder des cours de cuisine, de tenue de maison, de lingerie, pour les jeunes filles, et, pour les garçons, d'imprimerie, de menuiserie, de cordonnerie. Elle a dépensé à cette œuvre, depuis cette année 1884, révèle le rapport, une somme d'un demi-million de dollars. Sous l'impulsion de cette bonne volonté privée, deux écoles de cuisine s'ouvraient en 1885, qui recevaient chacune cent cinquante élèves, et comme Mrs Quincy A. Shaw était occupée en ce moment-là à l'œuvre des Kindergarten, deux autres dames de Boston se chargèrent de continuer ces deux tentatives, « les premières, » dit le rapport avec l'orgueil de son patriotisme local, « qui aient été essayées en Amérique. » En 1886, une troisième école de cuisine s'ouvrait dans les mêmes conditions. La ville a depuis accepté la charge des unes et des autres, et voilà ces femmes à la recherche d'une autre entreprise à laquelle dévouer leur

énergie, leur temps et leur argent. Le comité a jugé leur expérience concluante, et il a pris la suite, au nom de la communauté, pour des raisons qui valent d'être citées, car elles sont empreintes, elles aussi, de ce civisme à la fois si ardent et si raisonné. Après avoir montré les avantages que l'art de la cuisine peut procurer à la fille pauvre aussi bien qu'à la fille riche, — celle-ci devenue capable d'améliorer son intérieur, celle-là de contrôler ses domestiques, — le rapport élargit la question, et parlant du rôle de l'enseignement manuel dans l'éducation, il conclut : « Cet enseignement sert aussi à combattre un des grands périls de la nation : la disparité excessive entre le riche et le pauvre. Cette disparité résulte souvent du mépris que beaucoup de personnes aisées éprouvent pour celles qui travaillent de leurs mains. Cette fausse conception n'aura pas même le loisir de naître si l'enfant est élevé à travailler avec des outils sous la direction d'un maître ou d'une maîtresse en costume d'ouvrier et d'ouvrière, à côté de camarades qui, eux aussi, indistinctement, riches ou pauvres, manient ces mêmes outils... Il en naîtra un *higher citizenship*. » Ce civisme plus haut, — le terme est à peine traduisible, tant notre pays centralisé a peu la chose, — ce besoin d'aimer sa ville et de la faire aimer, cette fierté du coin natal et ce souci de toujours l'améliorer, voilà le secret de ces générosités dans les choses de l'éducation. Elles atteignent quelquefois des proportions réellement fantastiques.

On cite le nom d'un des citoyens de l'Illinois qui a donné du coup à l'Université de Chicago six cent mille dollars, à la condition que d'autres personnes compléteraient le million. Les quatre cent mille dollars qui manquaient ont été souscrits le jour même, en sorte qu'un capital de cinq millions de francs et au delà a été versé en un jour. Le premier donateur l'a augmenté du double, pour son propre compte, soit de dix autres millions de francs. Il a voulu, a-t-il dit à un journaliste, assurer à sa ville un *standard* d'instruction supérieure. Cette expression Américaine et qui fait comme le pendant du *record*, n'est pas non plus aisée à traduire. Le *standard*, c'est la valeur d'une marque de fabrique, c'est l'étalon, c'est le type auquel on mesure les qualités d'un produit. Vous retrouvez là, appliquée aux choses de l'esprit, à la culture et à la science, ce qui fait le fond de cette démocratie marchande, l'estimation par comparaison. Ces gens l'expriment encore par le verbe *to beat*, battre, — qu'ils emploient à toute occasion. D'un hôtel et d'un paysage, d'un livre et d'une certaine marque de champagne, d'un grand artiste et d'une entreprise de bateau, ils disent également qu'il ou elle « *beats every thing in the world* ». Peut-être cet amour-propre, que nous jugeons enfantin, est-il la condition de cette étonnante vitalité des centres locaux dont est faite la vitalité de tout le pays. Shakespeare parle quelque part d'un de ces hommes dont chaque pouce est un homme. L'Amérique est une patrie dont chaque

ville est une patrie, une république dont chaque ville est une république, un immense corps dont chaque ville est un corps. On la comprend à mille signes, cette énergie de la cellule municipale. En étudiant les problèmes de l'instruction on la sent, on la touche au doigt.

Etant donné que l'école est ainsi une création toute locale, toute fondée sur les bonnes volontés individuelles, les méthodes d'enseignement doivent être également toutes pénétrées, non pas de théories abstraites ou de convention, mais des besoins mêmes de la cité, mais de sa vie ambiante et immédiate. Une courte tournée suffit au voyageur pour se convaincre qu'en effet l'éducation est précisément et systématiquement organisée ici pour adapter l'individu au milieu où il doit agir. L'enseignement y est donné par des hommes et par des femmes, surtout par des femmes. Ces courageuses créatures gagnent à peu près neuf cents dollars par an. La plupart ne sont pas mariées. Quoique en contact permanent avec des professeurs, les « cas de scandale », comme on dit ici, sont extrêmement rares. Ces éducatrices sont avant tout des *personnes morales*. Elles gagnent à ce sentiment de leur responsabilité d'exercer comme une influence d'atmosphère sur les enfants et sur les adolescents qu'elles dirigent. Peut-être faut-il reconnaître là un des principes de ce respect particulier dont les Américains enveloppent la femme. Elle se mêle, pour eux, au souvenir des impressions les plus délicates et les plus fortes de leur adoles-

cence. Il faut les voir, ces maîtresses d'école, dont la plupart sont jolies, dirigeant leurs classes, surtout dans les écoles primaires, où petites filles et petits garçons de dix à douze ans sont assis côte à côte. Elles procèdent par interrogations, mais générales, auxquelles les élèves demandent à répondre en levant la main. La maîtresse choisit, puis change la question, et elle va, recherchant celui ou celle qui reste en arrière. C'est très simple, très vivant, très cordial, et l'extrême variété des exercices, qui ne durent pas plus d'une demi-heure, ne permet pas la fatigue. Dans ces classes de commençants, comme aussi dans celles de grammaire, le trait qui frappe le plus un Français de la bourgeoisie, élevé au collège, c'est l'emploi constant de la méthode concrète et positive. Le modelage de la terre glaise joue dans cet enseignement un rôle considérable. Dans presque chaque salle des écoles que vous traversez, vous voyez un musée d'objets pétris ainsi par les enfants des deux sexes qui vous suivent des yeux curieusement, — d'humbles objets, façonnés à la ressemblance de l'humble réalité qui les entoure : une carotte, un pain, un biscuit, un papillon, une fleur. Ceux-ci sont en train de travailler à un devoir dans lequel il leur faut dessiner et décrire une pomme de terre placée à côté d'eux. D'autres s'appliquent à copier des feuillages. Ils doivent reconnaître l'arbre et donner sur lui des détails positifs. D'autres viennent de terminer des ouvrages en bois, assez compliqués, d'après des modèles tracés à la craie sur le

tableau : des casiers, des boîtes, des pièces découpées qui déjà pourraient s'ajuster à quelque machine. A ces détails vous reconnaissez le même principe : faire aller ensemble l'œil, l'esprit et la main, dresser l'enfant à bien regarder, puis à régler son mouvement et sa pensée d'après ce regard. Vous vous expliquez mieux, devant une pareille éducation, certaines particularités de l'intelligence Américaine : son manque presque total d'idées abstraites, et son étonnant pouvoir de connaître la réalité, de la manier, dans le domaine de la mécanique aussi bien que dans celui des affaires. Il s'agit de mettre constamment, infatigablement, ces esprits qui s'éveillent, devant le *fait*, de les dresser à s'y soumettre et, en s'y soumettant, à lui commander. Les maîtres eux-mêmes la possèdent, cette préoccupation du *fait*, au plus remarquable degré. Les exercices qu'ils choisissent en sont l'évidente preuve. J'ai vu ainsi, dans une classe assez avancée, des écoliers et des écolières occupés à répondre par un devoir écrit à une demande d'employés parue dans un journal. Ils auront, une fois devenus grands, des demandes pareilles à formuler. C'est un fait, et devant lequel l'éducation s'incline. Ils auront à écrire des lettres relatives à des voyages, et voici toute une classe de petites filles de treize ans qui vient de traiter ce sujet : un tour en Europe, *a trip to Europe*. Je lis deux des copies que la maîtresse est en train de corriger. La première est l'œuvre d'une enfant qui n'est jamais allée là-bas. C'est une page très

sèche et très pauvre, où se révèle pourtant un soin méticuleux de l'exactitude. Elle nomme le bateau sur lequel elle est censée avoir voyagé, et c'est un bateau qui existe réellement. Elle dit le jour du départ, la durée de la traversée, le nombre des milles franchis dans les vingt-quatre heures, le nom d'un hôtel à Liverpool et d'un hôtel à Londres. Ces détails sont précis et ils sont réels. Elle a entendu des parents ou des amis les donner, et elle les a retenus. La petite fille du second devoir a fait le voyage. Son attention a tout observé, sa mémoire tout gardé des détails quotidiens : les incidents du bord et les menus des repas, la conversation de sa mère et celle de la servante de bord. De Londres elle a remarqué la petitesse des maisons, de Paris son air de *refined gaiety*, de gaieté raffinée. C'est conté sans phraséologie, et, par moments, dialogué avec beaucoup de naturel. J'ai l'impression de saisir à sa source ce talent d'écrire avec conscience et avec vérité, qui, en Amérique plus encore qu'en Angleterre, a produit un énorme amas de littérature féminine. Tout est ici en observation du train quotidien des choses. Dans quinze ou vingt ans, cette petite fille ira au Cap ou en Egypte, et son journal de voyage paraîtra dans quelque *magazine*, à moins qu'elle n'entreprenne une monographie d'art ou d'histoire, de science ou de littérature, ou bien encore qu'elle ne s'essaye à la *South Story*, à cette courte et sensationnelle esquisse de mœurs sous forme de conte, le vrai point d'excellence de la littérature Américaine.

Au retour de ces visites je reprends le rapport du comité. Je le feuillette avec le souvenir cette fois de ces garçons et de ces filles à la physionomie décidée et nerveuse, de ces maîtres et de ces maîtresses aux allures familières et vives, de ces salles de travail claires et savamment aménagées, de ces laboratoires comblés, de tout ce petit monde scolaire enfin, où rien n'évoque l'idée de la caserne et de la contrainte. Le système entier de cet enseignement achève de s'éclairer par la lecture de la partie intitulée : *Examination papers*. C'est une liste prolongée, pendant des pages et des pages, des questions posées aux écoliers dans les examens écrits ou oraux. Pas une, parmi les plus modestes comme parmi les plus hautes, qui n'ait pour but de situer l'esprit de l'enfant dans son milieu d'action positive, de l'y rattacher par un lien efficace et solide. S'agit-il d'orthographe ? Les moindres phrases de la moindre dictée enferment des faits de vie domestique ou des conseils d'utilité positive : « *While I remain in the country this summer, my time will be occupied in active recreation... — John, come here. Did you hear me remember the old saying : a stitch in time saves nine...* Ce que j'aurai de mieux à faire cet été à la campagne, ce sera d'employer mon temps dans une récréation active... — John, venez ici. M'avez-vous entendu citer le vieux proverbe : Un point cousu à temps en sauve neuf ?... » — S'agit-il de composition ? Voici quelques-uns des sujets proposés : « On demande une jeune femme pour un

atelier de photographe. Talent pratique et artistique exigé, ainsi que bonnes recommandations. Adresse : 154, Tremont street. Chambre 15. Boston. Mass... — Ecrivez la lettre que vous écririez si vous aviez besoin d'obtenir la place... » — « Ecrivez une lettre à quelqu'un que vous connaissez et qui n'est jamais venu dans cette école. Décrivez la cour, la maison, votre chambre... » — « Ecrivez à un ami pour lui donner des conseils sur sa santé en lui communiquant les choses que vous avez apprises sur les soins à donner à votre corps... » — S'agit-il de géographie? Voici comment on dresse ces enfants à leurs futurs voyages : « Partez du cap Ann pour Cork avec une cargaison. Quelles marchandises aurez-vous pour aller et quelles pour revenir?... » — « Faites une excursion de San-Francisco à Paris. Votre route. Quels articles rapporterez-vous?... » Et ce sont d'indéfinies interrogations sur les climats, sur les produits végétaux et minéraux, sur la répartition des industries. — S'agit-il de mathématiques? Le calcul mental occupe la première place, bien entendu, et tous les problèmes se rapportent à des opérations d'achat et de vente. — S'agit-il d'histoire? Toutes les questions tournent autour des annales de la grande République et surtout de la Nouvelle-Angleterre : « Quand et par qui fut fondée Boston? Qu'est-ce que l'arbre de la liberté, le massacre de Boston, l'affaire du thé à Boston?... Décrivez un village de *New-England*, un dimanche matin, à l'époque coloniale... Donnez un récit du

débarquement dans la baie de Massachusetts et une brève description des gens qui conduisirent cette première colonie... » Manifestement l'écolier préparé à répondre sur tous ces points a été élevé en vue de devenir un homme d'affaires dans une démocratie et, s'il est possible, dans une ville spéciale de cette démocratie. Les citoyens qui dirigent ce vaste organisme d'instruction civique trouvent cependant qu'il y a encore dans ces programmes trop peu de place laissée à l'ouvrier. Leur rapport esquisse le projet d'une nouvelle école destinée aux arts mécaniques, mais plus complète qu'aucune autre. Elle s'appellera, elle s'appelle sans doute, à l'heure présente, *mechanical high school*. Le programme s'en trouve résumé dans cette phrase que je transcris textuellement : « Pour la première fois, à Boston, l'enfant qui veut entrer dans l'industrie aura, pour s'y préparer aux frais du public, les mêmes opportunités données depuis si longtemps à ceux qui se préparent aux affaires ou à quelque autre existence professionnelle... » Arrivés à ce point, il semble que ces gens aient atteint leur Idéal qui peut se résumer d'un mot : *la complète identité de l'Education et de la Vie*.

... Ce même Idéal, vous le retrouvez dès le premier regard que vous jetez sur une université. J'ai choisi comme type celle de Harvard, précisément parce qu'étant la plus ancienne, il semble qu'elle